

Q. 9
1590

W6.

12510. dd. 21.

L'INGÉNU,
HISTOIRE
VERITABLE;

Tirée des Manuscrits du Pere QUESNEL.

THE
LARGE EDITION.
HISTOIRE

ABTE,
Tome de la Bibliothèque de l'Abbaye de Garsnei.



L'INGÉNU,
HISTOIRE
VÉRITABLE,

Tirée des Manuscrits du Pere QUESNEL.



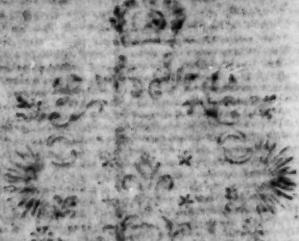
1767.

СУВЕРЕН

ІСТОРИЯ

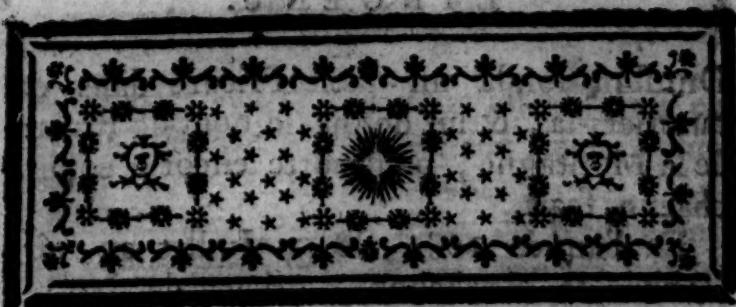
ІСЛАМІ

Історія Ісламу



250

• VOL I



L'INGÉNU.

CHAPITRE PREMIER.

Comment le Prieur de Notre-Dame de la Montagne & Mademoiselle sa sœur rencontrèrent un Huron.

N jour St Dunstan, Irlandais de nation & Saint de profession, partit d'Irlande sur une petite montagne qui vogua vers les côtes de France, & arriva par cette voiture à la baie de St Malo. Quand il fut à bord, il donna la bénédiction à sa montagne, qui lui fit de profondes réverences, & s'en retourna en Irlande par le même chemin qu'elle était venue.

Partie I.

Dnnstan fonda un petit Prieuré dans ces quartiers-là , & lui donna le nom de Prieuré de la Montagne , qu'il porte encor , comme chacun sçait.

En l'année 1689 , le 15 Juillet au soir , l'Abbé de Kerkabon , prieur de Notre-Dame de la Montagne , se promenait sur le bord de la mer avec Mademoiselle de Kerkabon sa sœur pour prendre le frais. Le prieur , déjà un peu sur l'âge , était un très-bon ecclésiaistique , aimé de ses voisins , après l'avoir été autrefois de ses voisines . Ce qui lui avoit donné sur-tout une grande considération , c'est qu'il était le seul bénéficier du pays qu'on ne fut pas obligé de porter dans son lit quand il avait soupé avec ses confrères. Il savait assez honnêtement de Théologie ; & quand il était las de lire St Augustin , il s'amusait avec Rabelais ; aussi tout le monde disait du bien de lui .

Mademoiselle de Kerkabon , qui n'avait jamais été mariée , quoiqu'elle eût grande envie de l'être , conservait de la fraîcheur à l'âge de quarante-cinq ans ; son caractère était bon & sensible , elle aimait le plaisir & était dévote .

Le Prieur disait à sa sœur en regardant la mer : Hélas ! c'est ici que s'embarqua notre pauvre frère avec notre chere belle-sœur Mad. de Kerkabon sa femme sur la frégate

l'Hirondelle en 1669, pour aller servir en Canada. S'il n'avait pas été tué, nous pourrions espérer de le revoir encor.

Croyez-vous, disait Mlle de Kerkabon, que notre belle-sœur ait été mangée par les Iroquois, comme on nous l'a dit ? Il est certain que si elle n'avait pas été mangée, elle serait revenue au pays. Je la pleurerai toute ma vie ; c'était une femme charmante ; & notre frère qui avait beaucoup d'esprit aurait fait assurément une grande fortune.

Comme ils s'attendrisaient l'un & l'autre à ce souvenir, ils virent entrer dans la baie de Rence un petit bâtiment qui arrivait avec la marée, c'était des Anglais qui venaient vendre quelques denrées de leur païs. Ils sautèrent à terre sans regarder M. le Prieur, ni Mlle. sa sœur qui fut très-chocquée du peu d'attention qu'on avait pour elle.

Il n'en fut pas de même d'un jeune homme très-bien fait, qui s'élança d'un saut par-dessus la tête de ses compagnons, & se trouva vis-à-vis Mademoiselle. Il lui fit un signe de tête, n'étant pas dans l'usage de faire la révérence. Sa figure & son ajustement attirent les regards du frère & de la sœur. Il était nu-tête & nu-jambes, les pieds chaussés de petites sandales, le chef orné de longs cheveux en tresses, un petit pourpoint qui serrait une taille fine & dégagée;

A ij

Pair martial & doux. Il tenait dans sa main une petite bouteille d'eau des Barbades , & dans l'autre une espéce de bourse dans laquelle était un gobelet & de très - bon biscuit de mer. Il parlait Français fort intelligiblement. Il présenta de son eau des Barbades à Mlle. de Kerkabon & à M. son frère ; il en but avec eux ; il leur en fit reboire encor , & tout cela d'un air si simple & si naturel , que le frère & la sœur en furent charmés. Ils lui offrirent leurs services , en lui demandant qui il était & où il allait. Le jeune homme leur répondit qu'il n'en savait rien , qu'il était curieux , qu'il avait voulu voir comment les côtes de France étaient faites , qu'il était venu , & allait s'en retourner.

Mr. le Prieur jugeant à son accent qu'il n'était pas Anglais , prit la liberté de lui demander de quel pais il était. Je suis Huron , lui répondit le jeune homme.

Mlle. de Kerkabon étonnée & enchantée de voir un Huron qui lui avait fait des politesses , pria le jeune homme à souper ; il ne se fit pas prier deux fois , & tous trois allèrent de compagnie au prieuré de Notre-Dame de la Montagne.

La courte & ronde demoiselle le regardait de tous ses petits yeux , & disait de temps en temps au prieur : Ce grand garçon - là a un teint de lys & de rose ! qu'il a une belle

L'INGÉNU!

peau pour un Huron! Vous avez raison, ma sœur, disait le Prieur. Elle faisait cent questions coup sur coup, & le voyageur répondait toujours fort juste.

Le bruit se répandit bientôt qu'il y avait un Huron au prieuré. La bonne compagnie du canton s'empressa d'y venir souper. L'Abbé de St Yves y vint avec Mlle sa sœur, jeune basse brette, fort jolie & bien élevée. Le Bailly, le Receveur des tailles & leurs femmes furent du souper. On plaça l'étranger entre Mlle de Kerkabon & Mlle de St Yves. Tout le monde le regardait avec admiration; tout le monde lui parlait & l'interrogeait à la fois; le Huron ne s'en émouvait pas. Il semblait qu'il eût pris pour sa devise celle de Mylord Bolingbroke: *nihil admirari*. Mais à la fin excédé de tant de bruit, il leur dit avec assez de douceur, mais avec un peu de fermeté, Messieurs, dans mon païs on parle l'un après l'autre; comment voulez-vous que je vous réponde quand vous m'empêchez de vous entendre? La raison fait toujours rentrer les hommes en eux-mêmes pour quelques moments. Il se fit un grand silence. Mr. le Bailly qui s'emparait toujours des étrangers dans quelque maison qu'il se trouvât, & qui était le plus grand questionneur de la province, lui dit en ouvrant la bouche d'un demi-pied, Mons.

fieur, comment vous nommez-vous? On m'a toujours appellé l'Ingénu, reprit le Huron, & on m'a confirmé ce nom en Angleterre, parce que je dis toujours naïvement ce que je pense, comme je fais tout ce que je veux.

Comment étant né Huron avez-vous pu, Monsieur, venir en Angleterre? C'est qu'on m'y a mené; j'ai été fait, dans un combat, prisonnier par les Anglais après m'être assez bien défendu; & les Anglais qui aiment la bravoure, parce qu'ils sont braves & qu'ils sont aussi honnêtes que nous, m'ayant proposé de me rendre à mes parents ou de venir en Angleterre, j'acceptai le dernier parti, parce que de mon naturel j'aime passionément à voir du païs.

Mais, Monsieur, dit le Bailly, avec ton imposant, comment avez-vous pu abandonner ainsi père & mère? C'est que je n'ai jamais connu ni père ni mère, dit l'étranger. La compagnie s'attendrit, & tout le monde répétait, *ni père ni mère!* Nous lui en servirons, dit la maîtresse de la maison à son frère le Prieur, que ce Monsieur le Huron est intéressant! L'Ingénu la remercia avec une cordialité noble & fière, & lui fit comprendre qu'il n'avoit besoin de rien. Je m'apperçois, Monsieur l'Ingénu, dit le grave Bailly, que vous parlez mieux

Français qu'il n'appartient à un Huron. Un Français, dit-il, que nous avions pris dans ma grande jeunesse en Huronie, & pour qui je conçus beaucoup d'amitié, m'enseigna sa langue ; j'apprends très-vite ce que je veux apprendre. J'ai trouvé en arrivant à Plimouth un de vos Français réfugiés que vous appellez huguenots je ne sais pourquoi ; il m'a fait faire quelques progrès dans la connaissance de votre langue ; & dès que j'ai pu m'exprimer intelligiblement, je suis venu voir votre pais, parce que j'aime assez les Français quand ils ne font pas trop de questions.

L'Abbé de S. Yves malgré ce petit avertissement lui demanda laquelle des trois langues lui plaisait davantage, la Hurone, l'Anglaise ou la Française ? La Hurone, sans contredit, répondit l'Ingénue. Est-il possible ? s'écria Mlle de Kerkabon ; j'avais toujours cru que le Français était la plus belle de toutes les langues après le Bas-Breton.

Alors ce fut à qui demanderait à l'Ingénue, comment on disait en Huron du tabac, & il répondait *Taya* ; comment on disait manger, & il répondait *Essenten*. Mlle de Kerkabon voulut absolument savoir comment on disait faire l'amour, il lui répondit *Troyander*. (*) & soutint, non sans apparence de

(*) Tous ces noms sont en effet Hurons.

raison, que ces mots-là valaient bien les mots François & Anglais qui leur correspondaient. *Trovander* parut très-joli à tous les convives.

Mr le Prieur qui avait, dans sa bibliothèque, la grammaire Hurone dont le R. P. Sagar Théodat, récolet, fameux missionnaire, lui avait fait présent, sortit de table un moment pour l'aller consulter. Il revint tout haletant de tendresse & de joie. Il reconnut l'Ingénu pour un vrai Huron. On disputa un peu sur la multiplicité des langues, & on convint que sans l'avanture de la tour de Babel toute la terre aurait parlé Français.

L'interrogant Bailly qui jusques-là s'était défié un peu du personnage, conçut pour lui un profond respect ; il lui parla avec plus de civilité qu'auparavant, de quoi l'Ingénu ne s'aperçut pas.

Mlle. de Saint Yves était fort curieuse de savoir comment on faisait l'amour au païs des Hurons ? En faisant de belles actions, répondit-il, pour plaire aux personnes qui vous ressemblent. Tous les convives applaudirent avec étonnement. Mlle. de Saint Yves rougit, & fut fort aise. Mlle. de Kerkabon rougit aussi, mais elle n'était pas si aise ; elle fut un peu piquée que la galanterie ne s'adressât pas à elle, mais elle était si bonne personne que son affection pour le Huron

n'en fut point du tout altérée. Elle lui demanda avec beaucoup de bonté, combien il avait eu de maîtresses en Huronie ? Je n'en ai jamais eu qu'une, dit l'Ingénu ; c'était Mlle Abacaba, la bonne amie de ma chère nourrice ; les joncs ne sont pas plus droits, l'hermine n'est pas plus blanche, les moutons sont moins doux, les aigles moins fiers, & les cerfs ne sont pas si légers que l'était Abacaba. Elle poursuivait un jour un lièvre dans notre voisinage, environ à cinquante lieues de notre habitation. Un Algonquin mal élevé qui habitait cent lieues plus loin, vint lui prendre son lièvre ; je le fus, j'y courus, je terrassai l'Algonquin d'un coup de massue, je l'amenai aux pieds de ma maîtresse pieds & poings liés. Les parents d'Abacaba voulurent le manger, mais je n'eus jamais de goût pour ces sortes de festins ; je lui rendis sa liberté, j'en fis un ami. Abacaba fut si touchée de mon procédé, qu'elle me préféra à tous ses amants. Elle m'aimerait encor si elle n'avait pas été mangée par un ours. J'ai puni l'ours, j'ai porté long-temps sa peau, mais cela ne m'a pas consolé.

Mlle de Saint Yves, à ce récit, sentait un plaisir secret d'apprendre que l'Ingénu n'avait eu qu'une maîtresse, & qu'Abacaba n'était plus ; mais elle ne démêlait pas la cause

de son plaisir. Tout le monde fixait les yeux sur l'Ingénu, on le louait beaucoup d'avoir empêché ses camarades de manger un Algonquin.

L'impitoyable Bailly qui ne pouvait réprimer sa fureur de questionner, poussa enfin la curiosité jusqu'à s'informer de quelle religion était Mr. le Huron? s'il avait choisi la religion Anglicane ou la Gallicane, ou la Huguenote. Je suis de ma religion, dit-il, comme vous de la vôtre. Hélas! s'écria la Kerkabon, je vois bien que ces malheureux Anglais n'ont pas seulement songé à le baptiser. Eh, mon Dieu! disait Mlle de Saint Yves, comment se peut-il que les Hurons ne soient pas Catholiques? Est-ce que les RR PP. Jésuites ne les ont pas tous convertis? L'Ingénu l'assura que dans son pays on ne convertissait personne; que jamais un vrai Huron n'avait changé d'opinion, & que même il n'y avait point dans sa langue de terme qui signifiât inconstance. Ces derniers mots plurent extrêmement à Mlle. de Saint Yves.

Nous le baptiserons, nous le baptiserons, disait la Kerkabon à Mr. le Prieur: vous en aurez l'honneur, mon cher frère, je veux absolument être sa marraine; Mr. l'Abbé de Saint Yves le présentera sur les fonts: ce sera une cérémonie bien brillante,

il en sera parlé dans toute la basse Bretagne , & cela nous fera un honneur infini. Toute la compagnie seconda la maîtresse de la maison ; tous les convives criaient , nous le bâtissons . L'Ingénue répondit qu'en Angleterre on laissait vivre les gens à leur fantaisie. Il témoigna que la proposition ne lui plaisait point du tout , & que la loi des Hurons valait pour le moins la loi des bas Bretons ; enfin , il dit qu'il repartait le lendemain. On acheva de vider sa bouteille d'eau des Barbades , & chacun s'alla coucher.

Quand on eut reconduit l'Ingénue dans sa chambre , Mlle. de Kerkabon & son amie Mlle. de Saint Yves , ne purent se tenir de regarder par le trou d'une large serrure pour voir comment dormait un Huron. Elles virent qu'il avait étendu la couverture du lit sur le plancher , & qu'il reposait dans la plus belle attitude du monde.



CHAPITRE I.

Le Huron nommé l'Ingénue reconnu de ses parens.

L'Ingénue, selon sa coutume, s'éveilla avec le soleil au chant du coq, qu'on appelle en Angleterre & en Huronie, la trompette du jour. Il n'était pas comme la bonne compagnie qui languit dans un lit oiseux, jusqu'à ce que le soleil ait fait la moitié de son tour, qui ne peut ni dormir, ni se lever, qui perd tant d'heures précieuses dans cet état mitoyen entre la vie & la mort, & qui se plaint encore que la vie est trop courte.

Il avait déjà fait deux ou trois lieues; il avait tué trente pièces de gibier à balle seule, lorsqu'en rentrant il trouva Mr. le Prieur de Notre-Dame de la Montagne & sa discrète sœur, se promenant en bonnet de nuit dans leur petit jardin. Il leur présenta toute sa chasse, & en tirant de sa chemise un espèce de petit talisman qu'il portait toujours à son cou, il les pria de l'accepter en reconnaissance de leur bonne réception; c'est ce que j'ai de plus précieux, leur dit-il; on m'a assuré que je serais toujours

heureux, tant que je porterai ce petit brin-borion sur moi, & je vous le donne afin que vous soyez toujours heureux.

Le Prieur & Mlle. sourirent avec attendrissement de la naïveté de l'Ingénu. Ce présent consistait en deux petits portraits assez mal faits, attachés ensemble avec une courroie fort grasse.

Mlle. de Kerkabon lui demanda s'il y avait des peintres en Huronie? Non, dit l'Ingénu; cette rareté me vient de ma nourrice; son mari l'avait eu par conquête, en dépouillant quelques Français du Canada qui nous avaient fait la guerre; c'est tout ce que j'en ai fçu.

Le Prieur regardait attentivement ces portraits; il changea de couleur, il s'émut, ses mains tremblèrent: Par Nôtre-Dame de la Montagne, s'écria-t-il, je crois que voilà le visage de mon frère le Capitaine & de sa femme. Mademoiselle, après les avoir considérés avec la même émotion, en jugea de même. Tous deux étaient saisis d'étonnement & d'une joie mêlée de douleur, tous deux s'attendrissaient, tous deux pleuraient, leur cœur palpitait, ils poussaient des cris, ils s'arrachaient les portraits, chacun d'eux les prenait & les rendait vingt fois en une seconde; ils dévoraient des yeux les portraits & le Huron; ils lui demandaient l'un après

l'autre , & tous deux à la fois , en quel lieu , en quel temps , comment ces signatures étaient tombées entre les mains de sa nourrice , ils rapprochaient , ils comptaient les temps depuis le départ du Capitaine ; ils se souvenaient d'avoir eu nouvelle qu'il avait été jusqu'au païs des Hurons , & que depuis ce temps , ils n'en avaient jamais entendu parler .

L'Ingénue leur avait dit qu'il n'avait connu ni père ni mère . Le Prieur , qui était homme de sens , remarqua que l'Ingénue avait un peu de barbe ; il savait très-bien que les Hurons n'en ont point . Son menton est cotoné ; il est donc fils d'un homme d'Europe . Mon frère & ma belle-sœur ne parurent plus après l'expédition contre les Hurons en 1669 . Mon neveu devait alors être à la mammelle ; la nourrice Huronne lui a sauvé la vie , & lui a servi de mère ; enfin après cent questions & cent réponses , le prieur & sa sœur conclurent que le Huron était leur propre neveu . Ils l'embrassaient en versant des larmes ; & l'Ingénue riait , ne pouvant s'imaginer qu'un Huron fût neveu d'un Prieur bas Breton .

Toute la compagnie descendit ; Mr. de St. Yves , qui était grand phisionomiste , compara les deux portraits avec le visage de l'Ingénue ; il fit très-habilement remarquer

L'INGÉNU

23.

qu'il avait les yeux de sa mère , le front & le nez de feu Mr. le Capitaine de Kerka-
bon , & des joues qui tenaient de l'un &
de l'autre .

Mlle. de St. Yves , qui n'avait jamais vu
le père ni la mère , assura que l'Ingénu leur
ressemblait parfaitement . Ils admirraient tous
la providence & l'enchaînement des événe-
ments de ce monde . Enfin , on était si per-
suadé , si convaincu de la naissance de l'In-
génu , qu'il consentit lui-même à être neveu
de Mr. le Prieur , en disant qu'il aimait autant
l'avoir pour son oncle qu'un autre .

On alla rendre grace à Dieu dans l'Eglise
de Notre-Dame de la Montagne , tandis
que le Huron d'un air indifférent s'amusait
à boire dans la maison .

Les Anglais qui l'avaient amené , & qui
étaient prêts à mettre à la voile , vinrent lui
dire qu'il était temps de partir . Apparem-
ment , leur dit-il , que vous n'avez pas re-
trouvé vos oncles & vos tantes ; je reste
ici , retournez à Plimouth , je vous donne
toutes mes hardes , je n'ai plus besoin de
rien au monde , puisque je suis le neveu
d'un prieur . Les Anglais mirent à la voile ,
en se souciant fort peu que l'Ingénu eût des
parents ou non en basse Bretagne .

Après que l'oncle , la tante & la com-
pagnie eurent chanté le *Te Deum* , après

que le Bailly eut encore accablé l'Ingénue de questions , après qu'on eut épuisé tout ce que l'étonnement , la joie , la tendresse peuvent faire dire ; le Prieur de la Montagne & l'Abbé de St. Yves conclurent à faire batisser l'Ingénue au plus vite . Mais il n'en était pas d'un grand Huron de vingt deux ans comme d'un enfant qu'on régénère , sans qu'il en sache rien . Il fallait l'instruire , & cela paraissait difficile ; car l'Abbé de St. Yves supposait qu'un homme qui n'était pas né en France , n'avait pas le sens commun .

Le Prieur fit observer à la compagnie , que si en effet M. l'Ingénue son neveu n'avait pas eu le bonheur de naître en basse Bretagne , il n'en avait pas moins d'esprit ; qu'on en pouvait juger par toutes ses réponses , & que sûrement la nature l'avait beaucoup favorisé , tant du côté paternel que du maternel .

On lui demanda d'abord s'il avait jamais lu quelque livre ? Il dit qu'il avait lu Rabelais traduit en Anglais ; & quelques morceaux de Shakespear qu'il savait par cœur ; qu'il avait trouvé ces livres chez le Capitaine du vaisseau qui l'avait amené de l'Amérique à Plimouth , & qu'il en était fort content . Le Bailly ne manqua pas de l'interroger sur ces livres . Je vous avoue , dit l'Ingénue , que j'ai cru en deviner quel-

que

que chose , & je n'ai pas entendu le reste.

L'Abbé de St. Yves , à ce discours , fit réflexion que c'était ainsi que lui - même avait toujours lu , & que la plûpart des hommes ne lisaient guéres autrement. Vous avez sans doute lu la Bible , dit-il au Huron. Point du tout , Mr. l'Abbé ; elle n'était pas parmi les livres de mon Capitaine ; je n'en ai jamais entendu parler. Voilà comme sont ces maudits Anglais , criait Mlle. Kerkabon , ils feront plus de cas d'une pièce de Shakespear , d'un plumbpouding & d'une bouteille de Rum quedu Pentateuque. Aussi n'ont-ils jamais converti personne en Amérique. Certainement ils sont maudits de Dieu ; & nous leur prendrons la Jamaïque & la Virginie avant qu'il soit peu de temps.

Quoi qu'il en soit , on fit venir le plus habile tailleur de St. Malo pour habiller l'Ingénu de pied en cap. La compagnie se sépara , le Bailly alla faire ses questions ailleurs. Mlle. de St. Yves , en partant , se retourna plusieurs fois pour regarder l'Ingénu , & il lui fit des réverences plus profondes qu'il n'en avait jamais faites à personne en sa vie.

Le Bailly présenta à Mademoiselle de St. Yves un grand nigaut de fils qui sortait du collège ; mais à peine le regarda-t-elle , tant elle était occupée de la politesse du Huron.

Partie I.

B

/ avant de prendre congé

CHAPITRE III.

Le Huron nommé l'Ingénu, converti.

MONSIEUR le Prieur voyant qu'il était un peu sur l'âge, & que Dieu lui envoyait un neveu pour sa consolation, se mit en tête qu'il pourrait lui résigner son bénéfice s'il réussissait à le batiser & à le faire entrer dans les ordres.

L'Ingénu avait une mémoire excellente. La fermeté des organes de basse Bretagne fortifiée par le climat du Canada, avait rendu sa tête si vigoureuse, que quand on frapait dessus, à peine le sentait-il; & quand on gravait dedans, rien ne s'effacait; il n'avait jamais oublié. Sa conception était d'autant plus vive & plus nette, que n'ayant point été chargée des inutilités & des sottises qui accablent la nôtre, les choses entraient dans sa cervelle sans nuage. Le Prieur résolut enfin de lui faire lire le nouveau testament. L'Ingénu le dévora avec beaucoup de plaisir; mais ne sachant ni dans quel temps, ni dans quel païs toutes les avantures rapportées dans ce livre étaient arrivées, il ne douta point que le lieu de la scène ne fût en basse Bretagne; & il jura qu'il couperait le nez & les

oreilles à Caïphe & à Pilate , si jamais il rencontrait ces marauts-là.

Son Oncle , charmé de ces bonnes dispositions le mit au fait en peu de tems ; il loua son zèle , mais il lui aprit que ce zèle était inutile , attendu que ces gens-là étaient morts il y avait environ seize cent quatre-vingt-dix années. L'Ingénu sçut bien-tôt presque tout le livre par cœur. Il proposait quelquefois des difficultés qui mettaient le Prieur fort en peine. Il était obligé souvent de consulter l'Abbé de St. Yves , qui ne sachant que répondre , fit venir un Jésuite bas Breton pourachever la conversion du Huron.

Enfin la grace opéra ; l'Ingénu promit de se faire Chrétien ; il ne douta pas qu'il ne dût commencer par être circoncis ; car , disait-il , je ne vois pas dans le livre qu'on m'a fait lire , un seul personnage qui ne l'ait été ; il est donc évident que je dois faire le sacrifice de mon prépuce , le plutôt c'est le mieux. Il ne délibéra point. Il envoya chercher le chirurgien du village , & le pria de lui faire l'opération , comptant réjouir infiniment Mademoiselle de Kerkabon & toute la compagnie , quand une fois la chose serait faite. Le frater qui n'avait point encore fait cette opération , en avertit la famille , qui jeta les hauts cris. La bonne Kerkabon , trembla que son neveu qui paraissait résolu

& expéditif, ne se fit lui-même l'opération, très-mal adroiteme^t, & qu'il n'en résul-
tat de tristes effets, auxquels les Dames s'in-
téressent toujours par bonté d'ame.

Le Prieur redressa les idées du Huron ; il
lui remontra que la circoncision n'était plus
de mode, que le batême était beaucoup plus
doux & plus salutaire ; que la loi de grace
n'était pas comme la loi de rigueur. L'Ingé-
nu qui avait beaucoup de bon sens & de droi-
ture disputa, mais reconnut son erreur, ce
qui est assez rare en Europe aux gens qui
disputent ; enfin il promit de se faire batiser
quand on voudrait.

Il fallait auparavant se confesser ; & c'é-
tait-là le plus difficile. L'Ingénu avait tou-
jours en poche le livre que son oncle lui
avait donné. Il n'y trouvait pas qu'un seul
Apôtre se fût confessé, & cela le rendait
très-rétif. Le Prieur lui ferma la bouche
en lui montrant dans l'épître de St. Jacques
le mineur, ces mots qui font tant de peine
aux hérétiques : *Confessez vos péchés les uns
aux autres.* Le Huron le tut, & se con-
fessa à un recolet. Quand il eut fini, il tira
le récolet du confessional, & saisisson son
homme d'un bras vigoureux, il se mit à sa
place, & le fit mettre à genoux devant lui,
allons, mon ami, il est dit : *Confessez-vous
les uns aux autres.* Je t'ai conté mes péchés,

tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies conté les tiens. En parlant ainsi, il appuyait son large genou contre la poitrine de son adverse partie. Le récolet poussa des harlemens qui font retentir l'église. On accourt au bruit, on voit le catéchumène qui gourmait le moine au nom de St. Jacques le mineur. La joie de batiser un bas Breton, Huron & Anglais était si grande, qu'on passa par-dessus ces singularités. Il y eût même beaucoup de théologiens qui penserent que la confession n'était pas nécessaire, puisque le batême tenait lieu de tout.

On prit jour avec l'Evêque de St. Malo, qui flatté, comme on le peut croire, de batiser un Huron, arriva dans un pompeux équipage, suivi de son clergé. Mlle. de St. Yves, en bénissant Dieu, mit sa plus belle robe, & fit venir une coiffeuse de St. Malo, pour briller à la cérémonie. L'interrogant Bailly accourut avec toute la contrée. L'église était magnifiquement parée. Mais quand il fallut prendre le Huron pour le mener aux fonts baptismaux, on ne le trouva point.

L'oncle & la tante le cherchèrent partout. On crut qu'il était à la chasse selon sa coutume. Tous les conviés à la fête parcoururent les bois & les villages voisins ; point de nouvelles du Huron.

On commençait à craindre qu'il ne fût retourné en Angleterre. On se souvenait de lui avoir entendu dire qu'il aimait fort ce païs-là. Mr. le Prieur & sa sœur étaient persuadés qu'on n'y batifait personne, & tremblaient pour l'ame de leur neveu. L'Évêque était confondu, & prêt à s'en retourner ; le Prieur & l'Abbé de St. Yves se désespéraient ; le Bailly interrogéait tous les passants avec sa gravité ordinaire. Mlle. de Kerkabon pleurait. Mlle de St. Yves ne pleurait pas, mais elle pouffait de profonds soupirs qui semblaient témoigner son goût pour les sacremens. Elles se promenaient tristement le long des faules & des roseaux qui bordent la petite riyière de Rence, lorsqu'elles apperçurent au milieu de la rivière une grande figure assez blanche, les deux mains croisées sur la poitrine. Elles jetterent un grand cri & se detournèrent. Mais la curiosité l'emportant bientôt sur toute autre considération, elles se coulèrent doucement entre les roseaux, & quand elles furent bien sûres de n'être point vues, elles voulurent voir de quoi il s'agissait.



CHAPITRE IV.

L'Ingénu batisé.

LE Prieur & l'Abbé étant accourus, demandèrent à l'Ingénu ce qu'il faisait là. Eh parbleu, Messieurs, j'attends le batême. Il y a une heure que je suis dans l'eau jusqu'au cou, & il n'est pas honnête de me laisser morfondre.

Mon cher neveu, lui dit tendrement le Prieur, ce n'est pas ainsi qu'on batise en basse Bretagne ; reprenez vos habits & venez avec nous. Mlle. de St. Yves, en entendant ce discours, disait tout bas à sa compagne ; Mademoiselle, croyez-vous qu'il reprenne si-tôt ses habits ?

Le Huron cependant repartit au Prieur, vous ne m'en ferez pas accroire cette fois-ci comme l'autre ; j'ai bien étudié depuis ce temps-là, & je suis très-certain qu'on ne se batise pas autrement. L'Eunuque de la Reine de Candace fut batisé dans un ruisseau ; je vous défie de me montrer dans le livre que vous m'avez donné qu'on s'y soit jamais pris d'une autre façon. Je ne ferai point batisé du tout, ou je le ferai dans la rivière. On eut beau lui remontrer que les

B iv.

/ la Reine

usages avaient changé, l'Ingénu était têtu, car il était Breton & Huron. Il revenait toujours à l'Eunuque de Candace. Et quoique Mlle. sa tante & Mlle. de St. Yves qui l'avaient observé entre les saules, fussent en droit de lui dire qu'il ne lui appartenait pas de citer un pareil homme, elles n'en firent pourtant rien, tant était grande leur discréption. l'Evêque vint lui-même lui parler, ce qui est beaucoup, mais il ne gagna rien; le Huron disputa contre l'Evêque.

Montrez-moi, lui dit-il, dans le livre que ma donné mon oncle, un seul homme qui n'ait pas été batisé dans la rivière, & je ferai tout ce que vous voudrez.

La tante désespérée avait remarqué que la première fois que son neveu avait fait la révérence, il en avait fait une plus profonde à Mlle. de St. Yves qu'à aucune autre personne de la compagnie; qu'il n'avait pas même salué Mr. l'Evêque avec ce respect mêlé de cordialité, qu'il avait témoigné à cette belle Demoiselle. Elle prit le parti de s'adresser à elle dans ce grand embarras; elle la pria d'interposer son crédit pour engager le Huron à se faire batiser de la même maniere que les Bretons, ne croyant pas que son neveu pût jamais être Chrétien, s'il persistait à vouloir être batisé dans l'eau courante.

Mlle. de St. Yves rougit du plaisir secret qu'elle sentait d'être chargée d'une si impor-

tante commission. Elle s'approcha modestement de l'Ingénu, & lui serrant la main d'une manière tout-à-fait noble : Est-ce que vous ne ferez rien pour moi ? lui dit-elle ; &, en prononçant ces mots, elle baissait les yeux & les relevait avec une grace attendrisante. Ah ! tout ce que vous voudrez, Mademoiselle, tout ce que vous me commanderez, batême d'eau, batême de feu, batême de sang, il n'y a rien que je vous refuse. Mlle. de St. Yves eut la gloire de faire en deux paroles ce que ni les empressements du Prieur, ni les interrogations réitérées du Bailly, ni les raisonnements même de Mr. l'Evêque n'avaient pu faire. Elle sentit son triomphe ; mais elle n'en sentait pas encore toute l'étendue.

Le batême fut administré & reçu avec toute la décence, toute la magnificence, tout l'agrément possibles. L'oncle & la tante cédèrent à Mr. l'Abbé de St. Yves & à sa sœur l'honneur de tenir l'Ingénu sur les fonts. Mlle. de St. Yves rayonnait de joie de se voir maraine. Elle ne savait pas à quoi ce grand titre l'asservissait ; elle accepta cet honneur sans en connaître les fatales conséquences.

Comme il n'y a jamais eu de cérémonie qui ne fût suivie d'un grand dîné, on se

mit à table au sortir du batême. Les goguenards de basse Bretagne dirent qu'il ne fallait pas baptiser son vin. Mr. le Prieur disait que le vin, selon Salomon, réjouit le cœur de l'homme. M. l'Evêque ajoutait que le Patriarche Juda devait lier son ânon à la vigne, & tremper son manteau dans le sang du raisin, & qu'il était bien triste qu'on n'en put faire autant en basse Bretagne, à laquelle Dieu a dénié les vignes. Chacun tâchait de dire un bon mot sur le batême de l'Ingénue, & des galanteries à la maraine. Le Bailly toujours interrogant demandait au Huron s'il serait fidèle à ses promesses ? Comment voulez-vous que je manque à mes promesses, répondit le Huron, puisque je les ai faites entre les mains de Mlle. de St. Yves.

Le Huron s'échauffa ; il but beaucoup à la santé de sa maraine. Si j'avais été baptisé de votre main, dit-il, je sens que l'eau froide qu'on m'a versée sur le chignon m'aurait brûlé. Le Bailly trouva cela trop poétique, ne sachant pas combien l'allégorie est familière au Canada. Mais la maraine en fut extrêmement contente.

On avait donné le nom d'Hercule au baptisé. L'Evêque de St. Malo demandait toujours quel était ce patron dont il n'avait

jamais entendu parler. Le jésuite qui était fort savant, lui dit : que c'était un Saint qui avait fait douze miracles. Il y en avait un treizième qui valait les douze autres, mais dont il ne convenait pas à un jésuite de parler ; c'était celui d'avoir changé cinquante filles en femmes en une seule nuit. Un plaisant qui se trouva là, releva ce miracle avec énergie. Toutes les dames baissèrent les yeux, & jugèrent à la phisionomie de l'Ingénu, qu'il était digne du Saint dont il portait le nom.

CHAPITRE V.

L'Ingénu amoureux.

IL faut avouer que depuis ce batême & ce dîner, Mlle de St. Yves souhaita passionnément que Mr. l'Evêque la fit encor participante de quelque beau sacrement avec Monsieur Hercule l'Ingénu. Cependant comme elle était bien élevée & fort modeste, elle n'osait convenir tout-à-fait avec elle-même de ses tendres sentiments ; mais s'il lui échappait un regard, un mot, un geste, une pensée, elle enveloppait tout cela d'un voile de pudeur infiniment aimable. Elle était tendre, vive & sage.

Dès que Mr. l'Evêque fut parti, l'Ingénu & Mlle. de St. Yves se rencontrèrent, sans avoir fait réflexion qu'ils se cherchaient. Ils se parlèrent sans avoir imaginé ce qu'ils se diraient. L'Ingénu lui dit d'abord qu'il l'aimait de tout son cœur, & que la belle Abacaba dont il avait été fou dans son païs n'approchait pas d'elle. Mlle. lui répondit avec sa modestie ordinaire, qu'il fallait en parler au plus vite à Mr. le Prieur son oncle & à Mlle. sa tante, & que de son côté elle en dirait deux mots à son cher frère l'Abbé de S. Yves, & qu'elle se flattait d'un consentement commun.

L'Ingénu lui répond qu'il n'avait besoin du consentement de personne, qu'il lui paraissait extrêmement ridicule d'aller demander à d'autres ce qu'on devait faire; que quand deux parties sont d'accord, on n'a pas besoin d'un tiers pour les accomoder. Je ne consulte personne, dit-il, quand j'ai envie de déjeuner ou de chasser, ou de dormir; je fais bien qu'en amour il n'est pas mal d'avoir le consentement de la personne à qui on en veut; mais comme ce n'est ni de mon oncle, ni de ma tante que je suis amoureux, ce n'est pas à eux que je dois m'adresser dans cette affaire, & si vous m'en croyez, vous vous passerez aussi de Mr. l'Abbé de Saint Yves.

On peut juger que la belle Bretonne employa toute la délicatesse de son esprit à réduire son Huron aux termes de la bienféance. Elle se fâcha même , & bientôt se radoucit. Enfin , on ne sait comment aurait fini cette conversation , si , le jour baissant , Mr. l'Abbé n'avait ramené sa sœur à son Abbaïe. L'Ingénu laissa coucher son oncle & sa tante qui étaient un peu fatigués de la cérémonie & de leur long dîné. Il passa une partie de la nuit à faire des vers en langue Hurone pour sa bien-aimée ; car il faut savoir qu'il n'y a aucun païs de la terre où l'amour n'ait rendu les amans poëtes.

Le lendemain son oncle lui parla ainsi après le déjeûner , en présence de Mlle. de Kerkabon qui était toute attendrie. Le ciel soit loué de ce que vous avez l'honneur , mon cher neveu , d'être chrétien & bas Breton ; mais cela ne suffit pas ; je suis un peu sur l'âge ; mon frère n'a laissé qu'un petit coin de terre qui est très-peu de chose ; j'ai un bon Prieuré ; si vous voulez seulement vous faire sous - Diacre , comme je l'espére , je vous résignerai mon Prieuré , & vous vivrez fort à votre aise , après avoir été la consolation de ma vieillesse.

L'Ingénu répondit : Mon Oncle , grand bien vous fasse ; vivez tant que vous pour-

rez. Je ne fçais pas ce que c'est que d'être sous-Diacre, ni que de résigner; mais tout me sera bon pourvu que j'aie Mlle. de St. Yves à ma disposition. Eh mon Dieu! mon neveu, que dites-vous là? vous aimez donc cette belle demoiselle à la folie? Oui, mon oncle. Hélas! mon neveu, il est impossible que vous l'époufiez. Cela est très-possible, mon oncle; car non-seulement elle m'a serré la main en me quittant; mais elle m'a promis qu'elle me demanderait en mariage, & assurément je l'épouserai. Cela est impossible, vous dis-je, elle est votre maraine; c'est un péché épouvantable à une maraine de serrer la main de son filleul: il n'est pas permis d'épouser sa maraine; les loix divines & humaines s'y opposent. Morbleu, mon oncle, vous vous mocquez de moi; pourquoi serait-il défendu d'épouser sa maraine quand elle est jeune & jolie? Je n'ai point vu dans le livre que vous m'avez donné, qu'il fut mal d'épouser les filles qui ont aidés les gens à être batifés. Je m'aperçois tous les jours qu'on fait ici une infinité de choses qui ne sont point dans votre livre, & qu'on n'y fait rien de tout ce qu'il dit. Je vous avoue que cela m'étonne & me fâche. Si on me prive de la belle St. Yves sous prétexte de mon batême, je vous avertis que je l'enléve, & que je me dépatise.

Le Prieur fut confondu ; sa sœur pleura. Mon cher frère, dit-elle, il ne faut pas que notre neveu se damne ; notre saint père le Pape peut lui donner dispense, & alors il pourra être chrétiennement heureux avec ce qu'il aime. L'Ingénu embrassa sa tante. Quel est donc, dit-il, cet homme charmant qui favorise avec tant de bonté les garçons & les filles dans leurs amours ? je veux lui aller parler tout-à-l'heure.

On lui expliqua ce que c'était que le Pape ; & l'Ingénu fut encor plus étonné qu'auparavant. Il n'y a pas un mot de tout cela dans votre livre, mon cher oncle ; j'ai voyagé, je connais la mer ; nous sommes ici sur la côte de l'Océan ; & je quitterais Mlle. de St. Yves pour aller demander la permission de l'aimer à un homme qui demeure vers la Méditerranée, à quatre cent lieues d'ici, dont je n'entends point la langue ! cela est d'un ridicule incompréhensible. Je vais sur le champ chez M. l'Abbé de Saint Yves, qui ne demeure qu'à une lieue de vous, & je vous réponds que j'épouserai ma maîtresse dans la journée.

Comme il parlait encor, entra le Bailly, qui, selon sa coutume, lui demanda où il allait ? Je vais me marier, dit l'Ingénu en courant ; & au bout d'un quart d'heure il était déjà chez sa belle & chère basse breste

qui dormait encor. Ah ! mon frère , disait Mademoiselle de Kerkabon au Prieur , jamais vous ne feréz un sous - diacre de notre neveu .

Le Bailly fut très - mécontent de ce voyage ; car il prétendait que son fils épousât la St. Yves ; & ce fils était encor plus sor & plus insuportable que son père .

CHAPITRE VI.

L'Ingénu court chez sa maîtresse & devient furieux.

A Peine l'Ingénu était arrivé , qu'ayant demandé à une vieille servante où était la chambre de sa maîtresse , il avait poussé fortement la porte mal fermée , & s'était élancé vers le lit . Mademoiselle de Saint Yves , se réveillant en sursaut , s'était écriée , quoi ! c'est vous ! Ah ! c'est vous ! arrêtez-vous , que faites-vous ? Il avait répondu , je vous épouse , & en effet il l'épousait , si elle ne s'était pas débattue avec toute l'honnêteté d'une personne qui a de l'éducation .

L'Ingénu n'entendait pas raillerie , il trouvait toutes ces façons - là extrêmement impertinentes

impertinentes. Ce n'était pas ainsi qu'en usait Mademoiselle Abacaba , ma première maîtresse ; vous n'avez point de probité , vous m'avez promis mariage , & vous ne voulez point faire mariage ; c'est manquer aux premières loix de l'honneur ; je vous apprendrai à tenir votre parole , & je vous remettrai dans le chemin de la vertu.

L'Ingénu possédait une vertu mâle & intrépide , digne de son patron Hercule , dont on lui avait donné le nom à son batême ; il allait l'exercer dans toute son étendue , lorsqu'aux cris perçants de la demoiselle , plus discrètement vertueuse , accourut le sage Abbé de St. Yves avec sa gouvernante , un vieux domestique dévot , & un prêtre de la paroisse. Cette vue modéra le courage de l'assaillant. Eh mon Dieu ! mon cher voisin , lui dit l'Abbé , que faites-vous là ? Mon devoir , repliqua le jeune homme ; je remplis mes promesses qui sont sacrées.

Mademoiselle de St. Yves se rajusta en rougissant. On emmena l'Ingénu dans un autre appartement. L'Abbé lui remontra l'énormité du procédé. L'Ingénu se défendit sur les priviléges de la loi naturelle , qu'il connaissait parfaitement. l'Abbé voulut prouver que la loi positive devait avoir tout l'avantage , & que sans les conventions faites entre les Hommes , la loi de nature [ne serait presque jamais qu'un brigandage naturel. Il

Partie I.

C

faut , lui disait-il , des notaires , des prêtres , des témoins , des contrats , des dépenses . L'ingénue lui répondit , par la réflexion que les sauvages ont toujours faite , vous êtes donc de bien mal-honnêtes gens , puisqu'il faut entre vous tant de précautions .

L'Abbé eut de la peine à résoudre cette difficulté . Il y a , dit-il , je l'avoue , beaucoup d'inconscients & de fripons parmi nous ; & il y en aurait autant chez les Hurons s'ils étaient rassemblés dans une grande ville ; mais aussi il y a des ames sages , honnêtes , éclairées , & ce sont ces hommes-là qui ont fait les loix . Plus on est homme de bien , plus on doit s'y soumettre ; on donne l'exemple aux vicieux qui respectent un frein que la vertu s'est donné elle-même .

Cette réponse frappa l'Ingénue . On a déjà remarqué qu'il avait l'esprit juste . On l'adoucit par des paroles flatteuses . On lui donna des espérances ; ce sont les deux pièges où les hommes des deux hémisphères se prennent ; on lui présenta même Mlle. de St. Yves quand elle eut fait sa toilette . Tout se passa avec la plus grande bonté . Mais malgré cette décence , les yeux étincelants de l'Ingénue Hercule firent toujours baïsser ceux de la maîtresse , & trembler la compagnie .

On eut une peine extrême à le renvoyer chez ses parents . Il fallut encor employer le crédit de la belle St. Yves ; plus elle

sentait son pouvoir sur lui , & plus elle l'aimait. Elle le fit partir , & en fut très-affligée : enfin , quand il fut parti , l'Abbé qui non-seulement était le frère très-ainé de Mlle. de St. Yves , mais qui était aussi son tuteur , prit le parti de soustraire sa pupille aux empressements de cet amant terrible. Il alla consulter le Bailly , qui destinant toujours son fils à la sœur de l'Abbé , lui conseilla de mettre la pauvre fille dans une communauté. Ce fut un coup terrible : une indifférente qu'on mettrait en couvent jette-rait les hauts cris , mais une amante , & une amante aussi sage que tendre , c'était de quoi la mettre au désespoir.

L'Ingénue , de retour chez le Prieur , raconta tout avec sa naïveté ordinaire. Il effuya les mêmes remontrances , qui firent quelque effet sur son esprit , & aucun sur ses sens ; mais le lendemain quand il voulut retourner chez sa belle maîtresse pour raisonner avec elle sur la loi naturelle & sur la loi de convention , Mr. le Bailly lui apprit , avec une joie insultante , qu'elle était dans un couvent. Eh bien , dit-il , j'irai raisonner dans ce couvent. Cela ne se peut , dit le Bailly ; il lui expliqua fort au long ce que c'était qu'un couvent ou un convent , que ce mot venait du latin *conventus* , qui signifie assemblée ; & le Huron ne pouvait comprendre pourquoi il ne pouvait pas être admis dans l'assemblée. Sitôt qu'il fut instruit que cette

assemblée était une espèce de prison où l'on tenait les filles renfermées, chose horrible, inconnue chez les Hurons & chez les Anglais, il devint aussi furieux que fut son patron Hercule, lors qu'Eurite, roi d'Œchalie, non moins cruel que l'Abbé de St. Yves, lui refusa la belle Iolé sa fille, non moins belle que la sœur de l'Abbé. Il voulait aller mettre le feu au couvent, enlever sa maîtresse ou se brûler, avec elle. Mlle de Kerkabon épouvantée, renonçait plus que jamais à toutes les espérances de voir son neveu sous-diacre, & disait, en pleurant, qu'il avait le diable au corps depuis qu'il était batisé.

CHAPITRE VII.

L'Ingénu repousse les Anglais

Ingénu plongé dans une sombre mélancolie, se promena vers les bords de la mer, son fusil à deux coups sur l'épaule, son grand coutelas au côté, tirant de temps en temps sur quelques oiseaux, & souvent tenté de tirer sur lui-même ; mais il aimait encore la vie à cause de Mlle. de St. Yves. Tantôt il maudissait son oncle, sa tante, & toute la basse Bretagne & son batême. Tantôt il les bénissait, puisqu'ils lui avaient fait connaître celle qu'il aimait. Il prenait sa

réolution d'aller brûler le Couvent , & il s'arrêtait tout court de peur de brûler sa maîtresse. Les flots de la Manche ne sont pas plus agités par les vents d'Est & d'Ouest , que son cœur l'était par tant de mouvemens contraires.

Il marchait à grands pas sans savoir où , lorsqu'il entendit le son du tambour. Il vit de loin tout un peuple dont une moitié courrait au rivage , & l'autre s'ensuyait.

Mille cris s'élèvent de tous côtés ; la curiosité & le courage le précipitent à l'instant vers l'endroit d'où partaient ces clamours ; il y vole en quatre bonds. Le Commandant de la milice qui avait soupé avec lui chez le Prieur , le reconnut aussitôt ; il court à lui les bras ouverts ; Ah ! c'est l'Ingénu , il combattra pour nous. Et les milices qui mouraient de peur se rassurerent , & crièrent aussi , c'est l'Ingénu , c'est l'Ingénu.

Messieurs , dit - il , de quoi s'agit - il , pourquoi êtes - vous si effarés ? a - t - on mis vos maîtresses dans des Couvents ? Alors cent voix confuses s'écrient : Ne voyez - vous pas les Anglais qui abordent ? Eh bien , repliqua le Huron , ce sont de braves gens ; ils ne m'ont jamais proposé de me faire sous-diacre ; ils ne m'ont point enlevé ma maîtresse.

Le Commandant lui fit entendre que les Anglais venaient piller l'Abbaye de la Montagne , boire le vin de son oncle , & peut-

être enlever Mlle. de St. Yves; que le petit vaisseau sur lequel il avait abordé en Bretagne, n'était venu que pour reconnaître la côte, qu'ils faisaient des actes d'hostilité, sans avoir déclaré la guerre au Roi de France, & que la Province était exposée. Ah ! si cela est, ils violent la loi naturelle; laissez moi faire; j'ai demeuré long-temps parmi eux, je sc̄ais leur langue, je leur parlerai; je ne crois pas qu'ils puissent avoir un si méchant dessein.

Pendant cette conversation, l'escadre Anglaise approchait; voilà le Huron qui court vers elle, se jette dans un petit bateau, arrive, monte au vaisseau amiral, & demande s'il est vrai qu'ils viennent ravager le païs sans avoir déclaré la guerre honnêtement. L'amiral & tout son bord firent de grands éclats de rire, lui firent boire du punch, & le renvoyèrent.

L'Ingénue piqué, ne songea plus qu'à se bien battre contre ses anciens amis pour ses compatriotes & pour Mr. le Prieur. Les gentilshommes du voisinage accourraient de toutes parts; il se joint à eux; on avait quelques canons, il les charge, il les pointe, il les tire l'un après l'autre. Les Anglais débarquent, il court à eux, il en tue trois de sa main, il blesse même l'amiral qui s'était moqué de lui. Sa valeur anime le courage de toute la milice; les Anglais se rembarquent, & toute la côte retentissait des cris de victo-

toire, Vive le Roi, vive l'Ingénu. Chacun l'embrassait, chacun s'empressait d'étancher le sang de quelques blessures légères qu'il avait reçues. Ah! disait-il, si Mlle. de St. Yves était-là, elle me mettrait une compresse.

Le Bailly qui s'était caché dans sa cave pendant le combat, vint lui faire compliment comme les autres. Mais il fut bien surpris quand il entendit Hercule l'Ingénu dire à une douzaine de jeune gens de bonne volonté dont il était entouré, mes amis, ce n'est rien d'avoir délivré l'Abbaïe de la Montagne, il faut délivrer une fille. Toute cette bouillante jeunesse prit feu à ces seules paroles. On le suivait déjà en foule, on courait au Couvent. Si le Bailly n'avait pas sur le champ averti le Commandant, si on n'avait pas couru après la troupe joyeuse, c'en était fait. On ramena l'Ingénu chez son oncle & sa tante, qui le baignèrent de larmes de tendresse.

Je vois bien que vous ne serez jamais ni sous-diacre, ni Prieur, lui dit l'oncle, vous serez un Officier encor plus brave que mon frère le capitaine, & probablement aussi gueux. Et Mlle. de Kerkabon pleurait toujours en l'embrassant & en disant, il sera tuer comme mon frère, il vaudrait bien mieux qu'il fût sous-diacre.

L'Ingénu, dans le combat, avait ramassé une grosse bourse remplie de guinées, que

probablement l'amiral avait laissé tomber. Il ne douta pas qu'avec cette bourse il ne pût acheter toute la basse Bretagne, & sur-tout faire Mlle. de St. Yves grande dame. Chacun l'exhorta de faire le voyage de Versailles pour y recevoir le prix de ses services. Le Commandant, les principaux officiers le comblèrent de certificats. L'oncle & la tante approuvèrent le voyage du neveu. Il devait être sans difficulté présenté au Roi. Cela seul lui donnerait un prodigieux relief dans la province. Ces deux bonnes gens ajoutèrent à la bourse anglaise un présent considérable de leurs épargnes. L'Ingénue disait en lui-même, quand je verrai le Roi, je lui demanderai Mlle. de St. Yves en mariage, & certainement il ne me refusera pas. Il partit donc aux acclamations de tout le canton, étouffé d'embrassements, baigné des larmes de sa tante, béni par son oncle, & se recommandant à la belle St. Yves.

CHAPITRE VIII.

L'Ingénue va en Cour. Il soupe en chemin avec des Huguenots.

L'INGÉNU prit le chemin de Saumur par le coche, parce qu'il n'y avait point alors d'autre commodité. Quand il fut à Saumur, il s'étonna de trouver la ville presque déserte, & de voir plusieurs familles

qui déménageaient. On lui dit que six ans auparavant Saumur contenait plus de quinze mille ames , & qu'à présent il n'y en avait pas six mille. Il ne manqua pas d'en parler à souper dans son hôtellerie. Plusieurs Protestants étaient à table ; les uns se plaignaient amèrement , d'autres frémissaient de colère , d'autres disaient en pleurant : *nos dulcia linquimus arva , nos patriam fugimus.* L'Ingénu qui ne savait pas le latin , se fit expliquer ces paroles qui signifient , nous abandonnons nos douces campagnes , nous fuyons notre patrie.

Et pourquoi fuyez - vous votre Patrie , Messieurs ? C'est qu'on veut que nous reconnaissions le Pape. Et pourquoi ne le reconnaîtriez - vous pas ? vous n'avez donc point de maraines que vous vouliez épouser ? car on m'a dit que c'était lui qui en donnait la permission. Ah ! Monsieur , ce Pape dit qu'il est le maître du domaine des Rois ! — Mais , Messieurs , de quelle profession êtes - vous ? — Monsieur , nous sommes , pour la plupart , des drapiers & des fabriquants. — Si votre Pape dit qu'il est le maître de vos draps & de vos fabriques , vous faites très - bien de ne le pas reconnaître ; mais pour les Rois , c'est leur affaire ; de quoi vous mêlez - vous ? — Alors un petit homme noir prit la parole , & exposa très - savamment les griefs de la compagnie. Il parla de la

révocation de l'édit de Nantes avec tant d'énergie , il déplora d'une maniere si pathétique le sort de cinquante mille familles fugitives , & de cinquante mille autres converties par les Dragons , que l'Ingénu à son tour versa des larmes . D'où vient donc , disait-il , qu'un si grand Roi , dont la gloire s'étend jusques chez les Hurons , se prive ainsi de tant de cœurs qui l'auraient aimé , & de tant de bras qui l'auraient servi ?

C'est qu'on l'a trompé comme les autres grands Rois , répondit l'homme noir . On lui a fait croire que dès qu'il aurait dit un mot , tous les hommes penseraient comme lui , & qu'il nous ferait changer de Religion , comme son musicien Lulli fait changer en un moment les décorations de ses opéra . Non - seulement il perd déjà cinq à six cent mille sujets très-utiles , mais il s'en fait des ennemis ; & le Roi Guillaume qui est actuellement maître de l'Angleterre , a composé plusieurs régiments de ces mêmes Français qui auraient combattu pour leur Monarque .

Un tel désastre est d'autant plus étonnant , que le Pape régnant , à qui Louis XIV. sacrifie une partie de son peuple , est son ennemi déclaré . Ils ont encor tous deux depuis neuf ans une querelle violente . Elle a été poussée si loin , que la France a espéré

enfin de voir briser le joug qui la soumet depuis tant de siècles à cet étranger , & sur-tout de ne lui plus donner d'argent , ce qui est le premier mobile des affaires de ce monde. Il paraît donc évident qu'on a trompé ce grand Roi sur ses intérêts comme sur l'étendue de son pouvoir , & qu'on a donné atteinte à la magnanimité de son cœur.

L'Ingénu attendri de plus en plus , demanda quels étaient les Français qui trompaient ainsi un Monarque si cher aux Hurons ? Ce sont les Jésuites , lui répondit-on , c'est sur-tout le Père de la Chaise , confesseur de Sa Majesté. Il faut espérer que Dieu les en punira un jour , & qu'ils seront chassés comme ils nous chassent. Y a-t-il un malheur égal aux nôtres ? Mons. de Louvois nous envoie de tous côtés des Jésuites & des Dragons.

Oh bien , Messieurs , répliqua l'Ingénu , qui ne pouvait plus se contenir , je vais à Versailles recevoir la récompense due à mes services ; je parlerai à ce Monsieur de Louvois ; on m'a dit que c'est lui qui fait la guerre de son cabinet. Je verrai le Roi , je lui ferai connaître la vérité. Il est impossible qu'on ne se rende pas à cette vérité quand on la fent. Je reviendrai bien-tôt pour épouser Mlle. de Saint Yves , & je vous prie à la noce. Ces bonnes gens le

prirent alors pour un grand Seigneur qui voyageait incognito par le coche. Quelques-uns le prirent pour le fou du Roi.

Il y avait à table un Jésuite déguisé qui servait d'espion au révérend père de la Chaise. Il lui rendait compte de tout, & le père de la Chaise en instruisait Mons. de Louvois. L'espion écrivit. L'Ingénu & la Lettre arrivèrent presque en même temps à Versailles.

CHAPITRE IX.

Arrivée de l'Ingénu à Versailles. Sa réception à la Cour.

L'INGÉNU débarque en pot de chambre (*) dans la cour des cuisines. Il demande aux porteurs de chaise à quelle heure on peut voir le Roi? Les porteurs lui rient au nez tout comme avait fait l'Amiral Anglais. Il les traita de même, il les battit; ils voulurent le lui rendre, & la scène allait être sanglante, s'il n'eût passé un garde du corps,

(*) C'est une voiture de Paris à Versailles, laquelle ressemble à un petit tombereau couvert.

Gentilhomme Breton , qui écarta la canaille. Monsieur , lui dit le voyageur , vous me paraîssez un brave homme ; je suis le neveu de Mr. le Prieur de notre Dame de la Montagne. J'ai tué des Anglais , je viens parler au Roi ; — je vous prie de me mener dans sa chambre. Le garde ravi de trouver un brave de sa province qui ne paraissait pas au fait des usages de la Cour , lui apprit qu'on ne parlait pas ainsi au Roi , & qu'il fallait être présenté par Monseigneur de Louvois. — Eh bien menez-moi donc chez ce Monseigneur de Louvois , qui , sans doute , me conduira chez Sa Majesté. Il est encor plus difficile , répliqua le garde , de parler à Monseigneur de Louvois qu'à Sa Majesté. Mais je vais vous conduire chez Mr. Alexandre , le premier commis de la guerre , c'est comme si vous parliez au Ministre. Ils vont donc chez ce Mr. Alexandre , premier commis , & ils ne purent être introduits ; il était en affaire avec une Dame de la Cour , & il y avait ordre de ne laisser entrer personne. Eh bien , dit le garde , il n'y a rien de perdu , allons chez le premier commis de Mr. Alexandre ; c'est comme si vous parliez à Mr. Alexandre lui-même.

Le Huron tout étonné le suivit ; ils restent ensemble une demi-heure dans une petite anti-chambre. Qu'est-ce donc que tout ceci ? dit l'Ingénue , est-ce que tout le monde est

invisible dans ce pays-ci ? il est bien plus aisé de se battre en basse Bretagne contre des Anglais , que de rencontrer à Versailles les gens à qui on a affaire. Il se désennuya en racontant ses amours à son compatriote. Mais l'heure en sonnant , rappella le garde du corps à son poste. Ils se promirent de se revoir le lendemain ; & l'Ingénue resta encor une autre demi-heure dans l'anti-chambre , en rêvant à Mlle. de St Yves , & à la difficulté de parler aux Rois & aux premiers commis.

Enfin le patron parut. Monsieur , lui dit l'Ingénue , si j'avais attendu , pour repousser les Anglais , aussi long-temps que vous m'avez fait attendre mon audience , ils ravageraient actuellement la basse Bretagne tout à leur aise. Ces paroles frapèrent le Commis. Il dit enfin au Breton : Que demandez-vous ? Récompense , dit l'autre , voici mes titres ; il lui étala tous ses certificats. Le Commis lut ; & lui dit que probablement on lui accorderait la permission d'acheter une Lieutenance. Moi ! que je donne de l'argent pour avoir repoussé les Anglais ? Que je paie le droit de me faire tuer pour vous , pendant que vous donnez ici vos audiences tranquillement ? Je crois que vous voulez rire. Je veux une compagnie de cavalerie pour rien. Je veux que le Roi fasse sortir Mlle. de St. Yves du couvent , & qu'il

me la donne par mariage. Je veux parler au Roi en faveur de cinquante mille familles que je prétends lui rendre. En un mot, je veux être utile; qu'on m'emploie & qu'on m'avance.

Comment vous nommez-vous, Monsieur, qui parlez si haut? Oh oh! reprit l'Ingénu; vous n'avez donc pas lù mes certificats? c'est donc ainsi qu'on en use! Je m'appelle Hercule de Kerkabon, je suis bâtié, je loge au cadran bleu; & je me plaindrai de vous au Roi. Le commis conclut comme les gens de Saumur, qu'il n'avait pas la tête bien faîne, & n'y fit pas grande attention.

Ce même jour le révérend père la Chaise, confesseur de Louis XIV, avait reçu la lettre de son espion, qui accusait le Breton Kerkabon de favoriser dans son cœur les Huguenots, & de condamner la conduite des Jésuites. Mr. de Louvois de son côté avait reçu une lettre de l'interrogant Bailli, qui dépeignait l'Ingénu comme un garnement qui voulait brûler les couvents & enlever les filles.

L'Ingénu, après s'être promené dans les jardins de Versailles où il s'ennuya, après avoir soupé en Huron & en bas Breton, s'était couché dans la douce espérance de voir le Roi le lendemain, d'obtenir Mlle. de St. Yves en mariage, d'avoir au moins une compagnie de cavalerie, & de faire cesser la persécution contre

les Huguenots. Il se berçait de ces flatenes idées, quand la Maréchaussée entra dans sa chambre. Elle se saisit d'abord de son fusil à deux coups & de son grand sabre.

On fit un inventaire de son argent comptant, & on le mena dans le château que fit construire le Roi Charles V, fils de Jean II, auprès de la rue St. Antoine, à la porte des Tournelles.

Quel était en chemin l'étonnement de l'Ingénue, je vous le laisse à penser. Il crut d'abord que c'était un rêve. Il resta dans l'engourdissement ; puis tout-à-coup transporté d'une fureur qui redoublait ses forces, il prend à la gorge deux de ses conducteurs qui étaient avec lui dans le carosse, les jette par la portière, se jette après eux, & entraîne le troisième qui voulait le retenir. Il tombe de l'effort, on le lie, on le remonte dans la voiture. Voilà donc, disait-il, ce que l'on gagne à chasser les Anglais de la basse Bretagne ! Que dirais-tu, belle St. Yves, si tu me voyais dans cet état ?

On arrive enfin au gîte qui lui était destiné. On le porte en silence dans la chambre où il devait être enfermé, comme un mort qu'on porte dans un cimetière. Cette chambre était déjà occupée par un vieux solitaire de Port-Royal, nommé Gordon, qui y languissait depuis deux ans. Tenez, lui dit le chef des Sbires, voilà de la compagnie

pagnie que je vous amène. Et sur le champ on referma les énormes verroux de la porte épaisse, revêtue de larges barres. Les deux captifs restèrent séparés de l'Univers entier.

CHAPITRE X.

L'Ingénue enfermé à la Bastille avec un Janséniste.

MONSIEUR Gordon était un vieillard frais & serein, qui savait deux grandes choses; suporter l'adversité & consoler les malheureux. Il s'avança d'un air ouvert & compatissant vers son compagnon, & lui dit en l'embrassant: Qui que vous soyez qui venez partager mon tombeau, soyez sûr que je m'oublierai toujours moi-même pour adoucir vos tourments dans l'abîme infernal où nous sommes plongés. Adorons la Providence qui nous y a conduits. Souffrons en paix, & espérons. Ces paroles firent sur l'ame de l'Ingénue, l'effet des gouttes d'Angleterre qui rappellent un mourant à la vie, & lui font entr'ouvrir des yeux étonnés.

Après les premiers compliments, Gordon, sans le presser de lui apprendre la cause de son malheur, lui inspira par la douceur de
Partie I. D

son entretien , & par cet intérêt que prennent deux malheureux l'un à l'autre , le désir d'ouvrir son cœur & de déposer le fardeau qui l'accabloit ; mais il ne pouvait deviner le sujet de son malheur , cela lui paraissait un effet sans cause , & le bon homme Gordon était aussi étonné que lui-même.

Il faut , dit le Janséniste au Huron , que Dieu ait de grands desseins sur vous , puisqu'il vous a conduit du Lac Ontario en Angleterre & en France , qu'il vous a fait batisser en basse Bretagne , & qu'il vous a mis ici pour votre salut. Ma foi , répondit l'Ingénu , je crois que le Diable s'est mêlé seul de ma destinée. Mes compatriotes d'Amérique ne m'auraient jamais traité avec la barbarie que j'éprouve ; ils n'en ont pas d'idée. On les appelle sauvages , ce sont des gens de bien grossiers ; & les hommes de ce pays-ci sont des coquins rafinés. Je suis à la vérité bien surpris d'être venu d'un autre monde pour être enfermé dans celui-ci sous quatre verroux avec un prêtre ; mais je fais réflexion au nombre prodigieux d'hommes qui partent d'un hémisphère pour aller se faire tuer dans l'autre , ou qui font naufrage en chemin , & qui sont mangés des poissons. Je ne vois pas les gracieux desseins de Dieu sur tous ces gens-là.

On leur aporta à dîner par un guichet. La conversation roula sur la Providence ,

sur les lettres de cachet , & sur l'art de ne pas succomber aux disgraces auxquelles tout homme est exposé dans ce monde. Il y a deux ans que je suis ici , dit le vieillard , sans autre consolation que moi-même & des livres. Je n'ai pas eu un moment de mauvaise humeur.

Ah ! Mr. Gordon , s'écria l'Ingénue , vous n'aimez donc pas votre maraine ! Si vous connaissiez comme moi Mlle. de St. Yves , vous seriez au désespoir : à ces mots il ne put retenir ses larmes , & il se sentit alors un peu moins oppressé. Mais , dit - il , pourquoi donc les larmes soulagent-elles ? Il me semble qu'elles devraient faire un effet tout contraire. Mon fils , tout est physique en nous , dit le vieillard ; toute sécrétion fait du bien au corps , & tout ce qui le soulage , soulage l'ame ; nous sommes les machines de la Providence.

L'Ingénue , qui , comme nous l'avons dit plusieurs fois , avait un grand fond d'esprit , fit de profondes réflexions sur cette idée , dont il semblait qu'il avait la semence en lui-même. Après quoi il demanda à son compagnon , pourquoi sa machine était depuis deux ans sous quatre verroux ? Par la grace efficace , répondit Gordon : je passe pour Janséniste , j'ai connu Arnauld & Nicole ; les Jésuites nous ont persécutés. Nous croyons que le Pape n'est qu'un Evêque

comme un autre , & c'est pour cela que le père de la Chaise a obtenu du Roi , son pénitent , un ordre de me ravir , sans aucune formalité de justice , le bien le plus précieux des hommes , la liberté. Voilà qui est bien étrange , dit l'Ingénu ; tous les malheureux que j'ai rencontrés ne le sont qu'à cause du Pape.

A l'égard de votre grace efficace , je vous avoue que je n'y entendis rien ; mais je regarde comme une grande grâce que Dieu m'ait fait trouver , dans mon malheur , un homme comme vous , qui verse dans mon cœur des consolations dont je me croyais incapable.

Chaque jour la conversation devenait plus intéressante & plus instructive. Les ames des deux captifs s'attachaient l'une à l'autre. Le vieillard savait beaucoup & le jeune homme voulait beaucoup apprendre. Au bout d'un mois il étudia la géométrie , il la dévorait. Gordon lui fit lire la phisique de Rohault , qui était encor à la mode , & il eut le bon esprit de n'y trouver que des incertitudes.

Ensuite , il lut le premier volume de la recherche de la vérité. Cette nouvelle lumière l'éclaira. Quoi ! dit - il , notre imagination & nos sens nous trompent à ce point ! quoi ! les objets ne forment point nos idées , & nous ne pouvons nous les donner nous -

mêmes ! Quand il eut lû le second volume , il ne fut plus si content , & il conclut qu'il est plus aisé de détruire que de bâtir.

Son confrère étonné qu'un jeune ignorant fit cette réflexion qui n'appartient qu'aux ames exercées , conçut une grande idée de son esprit , & s'attacha à lui d'avantage.

Votre Mallebranche , lui dit un jour l'Ingénu , me parait avoir écrit la moitié de son livre avec sa raison , & l'autre avec son imagination & ses préjugés.

Quelques jours après , Gordon lui demanda : que pensez-vous donc de l'ame , de la maniere dont nous recevons nos idées ? de notre volonté , de la grace , du libre arbitre ? Rien , lui répartit l'Ingénu : Si je pensais quelque chose , c'est que nous sommes sous la puissance de l'Etre éternel comme les astres & les éléments ; qu'il fait tout en nous , que nous sommes de petites roues de la machine immense dont il est l'ame , qu'il agit par des loix générales & non par des vues particulières ; cela seul me parait intelligible , tout le reste est pour moi un abîme de ténèbres .

Mais , mon fils , ce serait faire Dieu auteur du péché ! Mais , mon père , votre grace efficace ferait Dieu auteur du péché aussi ; car il est certain que tous ceux à qui cette grace serait refusée , pécheraient , & qui nous livre au mal n'est - il pas l'auteur du mal ?

Cette naïveté embarrassait fort le bon homme ; il sentait qu'il faisait de vains efforts pour se tirer de ce bourbier ; & il entassait tant de paroles qui paraissaient avoir du sens , & qui n'en avaient point (dans le gout de la prémotion phisique ,) que l'Ingénue en avait pitié. Cette question tenait évidemment à l'origine du bien & du mal ; & alors il fallait que le pauvre Gordon passa en revue la boête de Pandore , l'œuf d'Oros-made percé par Arimane , l'inimitié entre Tiphon & Osiris , & enfin le péché originel ; & ils couraient l'un & l'autre dans cette nuit profonde sans jamais se rencontrer. Mais enfin , ce roman de l'ame détournait leur vue de la contemplation de leur propre misère ; & par un charme étrange , la foule des calamités répandues sur l'univers , diminuait la sensation de leurs peines ; ils n'osaient se plaindre quand tout souffrait.

Mais dans le repos de la nuit l'image de la belle St. Yves effaçait dans l'esprit de son amant toutes les idées de métaphysique & de morale. Il se réveillait les yeux mouillés de larmes , & le vieux Janséniste oubliait sa grace efficace , & l'Abbé de St. Ciran , & Jansénius , pour consoler un jeune homme qu'il croyait en péché mortel.

Après leurs lectures , après leurs raison-

nements, ils parlaient encor de leurs avan-tures, & après en avoir inutilement parlé, ils lisaient ensemble ou séparément. L'esprit du jeune homme se fortifiait de plus en plus. Il serait surtout allé très-loin en mathéma-tique, sans les distractions que lui donnait Mlle. de St. Yves.

Il lut des histoires: elles l'attristèrent. Le monde lui parut trop méchant trop misé-rible. En effet, l'histoire n'est que le ta-bleau des crimes & des malheurs. La foule des hommes innocents & paisibles disparaît toujours sur ces vastes théâtres. Les person-nages ne sont que des ambitieux pervers. Il semble que l'histoire ne plaise que comme la tragédie, qui languit, si elle n'est ani-mée par les passions, les forfaits & les gran-des infortunes. Il faut armer Clio du poi-gnard comme Melpomène.

Quoique l'histoire de France soit remplie d'horreurs, ainsi que toutes les autres, ce-pendant elle lui parut si dégoutante dans ses commencemens, si séche dans son mi-lieu, si petite enfin, même du temps de Henri IV, toujours si dépourvue de grands monuments, si étrangère à ces belles décou-vertes qui ont illustré d'autres nations, qu'il était obligé de lutter contre l'ennui pour lire tous ces détails de calamités obscures resserrées dans un coin du monde.

Gordon pensait comme lui. Tous deux riaient de pitié quand il était question des Souverains de Fesensac, de Fésansaguet, & d'Astarac. Cette étude en effet ne ferait bonne que pour leurs héritiers s'ils en avaient. Les beaux siècles de la République Romaine le rendirent quelque temps indifférent pour le reste de la terre. Le spectacle de Rome victorieuse & législatrice des nations, occupait son ame entière. Il s'échaufait en contemplant ce peuple qui fut gouverné sept cent ans par l'entoufiasme de la liberté & de la gloire.

Ainsi se passaient les jours, les semaines, les mois; & il se serait cru heureux dans le séjour du désespoir, s'il n'avait point aimé.

Son bon naturel s'attendrissait encor sur le bon Prieur de notre Dame de la Montagne, & sur la sensible Kerkabon. Que penseront-ils, répétait-il souvent, quand ils n'auront point de mes nouvelles? Ils me croiront un ingrat. Cette idée le tourmentait; il plaignait ceux qui l'aimaient, beaucoup plus qu'il ne se plaignait lui-même.

Fin de la première Partie.

